

**DES VRAIS FAUX FOSSILES DE BERINGER AUX FAUX VRAIS FOSSILES
HIMALAYENS DE GUPTA
LA MYSTIFICATION EN PALEONTOLOGIE**

Edouard Poty

La tromperie en paléontologie est pour beaucoup synonyme de fabrication de faux fossiles et l'affaire de l'Homme de Piltdown en est l'illustration classique. Cependant, il existe d'autres façons de trafiquer les données et de tromper le public ou les scientifiques. Les motivations des faussaires sont elles aussi variées, allant de la mauvaise plaisanterie à la malhonnêteté caractérisée. C'est ce qui ressort de cette tentative de revue des mystifications paléontologiques

1. Les précurseurs : les faux fossiles de Beringer

Au début du XVIII^e siècle, le professeur Johann Beringer, de Würzburg, recherchait activement des fossiles dans les collines environnantes. Beringer était aidé par ses élèves dont certains, résolus à augmenter ses découvertes, commencèrent à fabriquer des faux fossiles qu'ils enterraient là où cherchait le professeur. Si les premiers ressemblaient à ceux qui étaient habituellement découverts, la crédulité de Beringer conduisit les faussaires à sculpter des pièces de plus en plus fantastiques: insectes butinant des fleurs, araignées dans leur toile, grenouilles en pleine reproduction, oiseaux en vol ou picorant le sol, mais aussi, étoiles filantes, lunes, soleils et même lettres alphabétiques. Ces trouvailles furent soigneusement décrites et reproduites dans un important ouvrage paru à Würzburg en 1726. La découverte de son propre nom fossilisé fit comprendre à Beringer qu'il avait été l'objet d'une mystification. Il consacra la fin de ses jours au rachat des exemplaires de sa *Lithographica Wirceburgensis*, qui devint ainsi un des ouvrages les plus rares de la littérature géologique.

Beringer, comme la plupart des intellectuels de son époque, considérait les fossiles comme des «jeux de la nature» produit par la Terre elle-même en son sein. Il est donc moins surprenant qu'il ait pu être trompé à ce point, puisque les fossiles n'étaient pas censés suivre l'organisation systématique des êtres vivants. Remarquons que la théorie de la «génération spontanée», qui participe du même courant d'idée et qui considérait que des

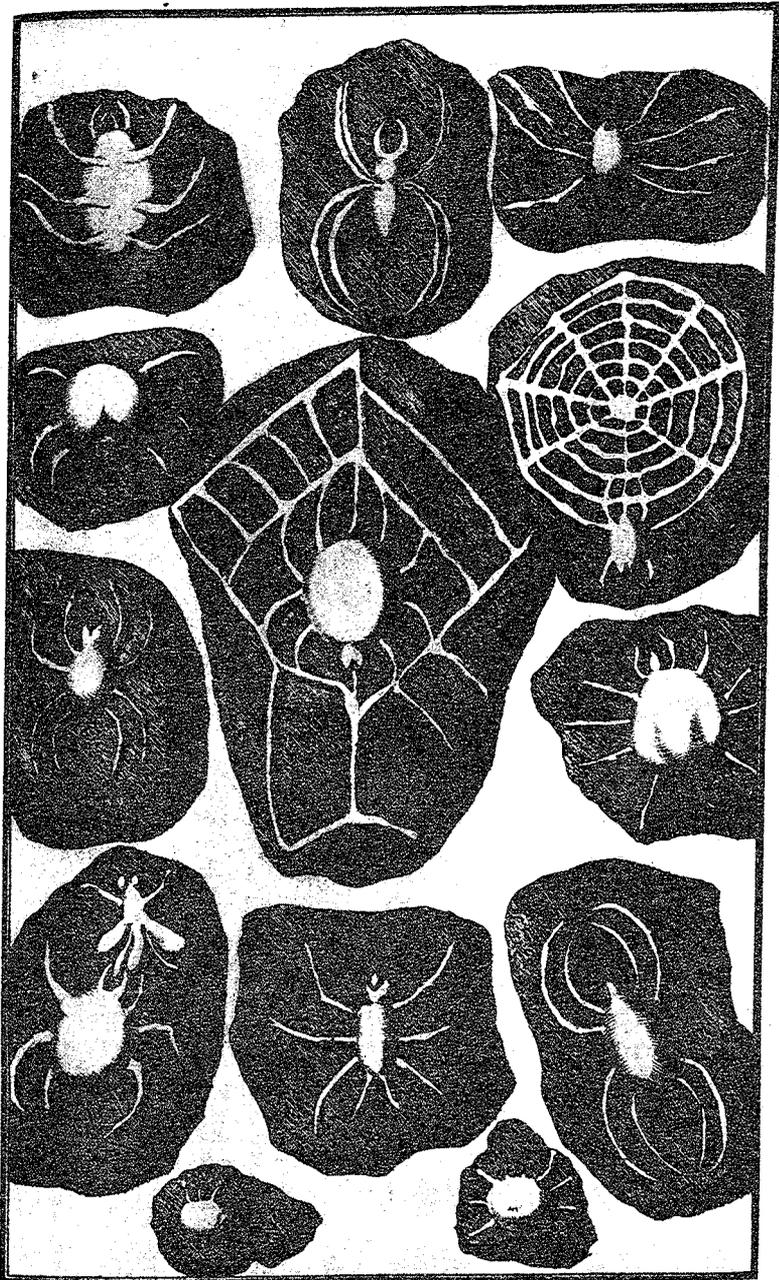


Fig. 1 : Araignées pétrifiées. Planche extraite de la *Lithographica Wirceburgensis* de Beringer (1726)

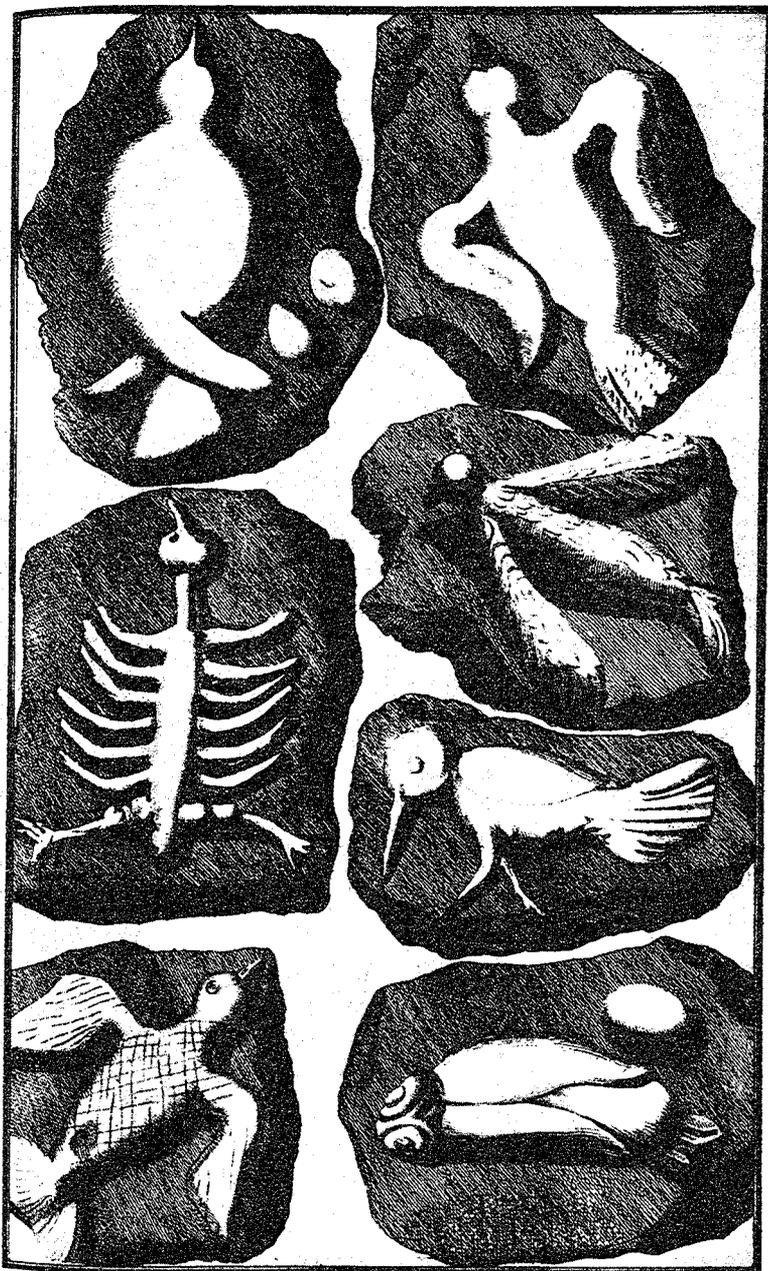


Fig. 2 : Oiseaux pétrifiés. Planche extraite de la *Lithographica Wirceburgensis* de Beringer (1726)



Fig. 3 : Plantes pétrifiées. Planche extraite de la *Lithographica Wirceburgensis* de Beringer (1726)

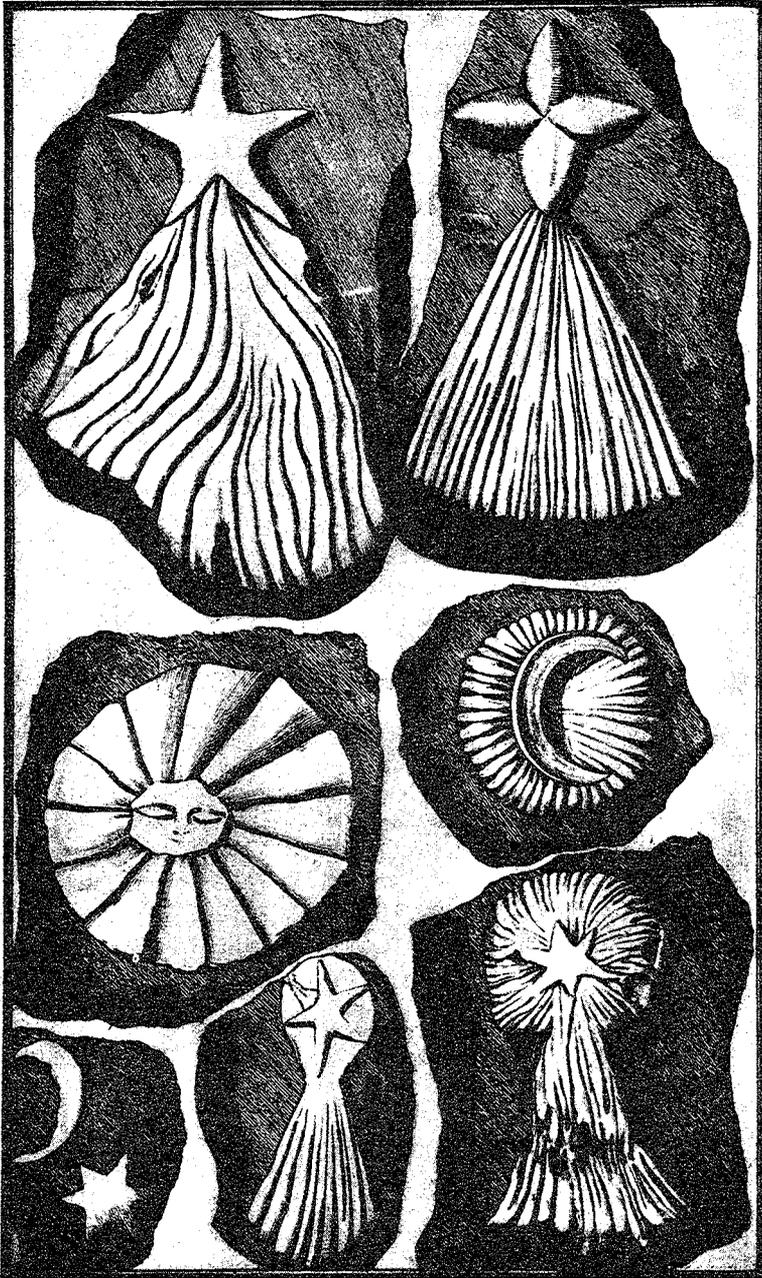


Fig. 4 : Comètes, soleil et lunes pétrifiées. Planche extraite de la *Lithographica Wirceburgensis* de Beringer (1726)

êtres vivants, en particulier la vermine, pouvaient apparaître directement de la matière (les mouches du fumier, les vers de la charogne, les puces de l'urine, ...), ne fut définitivement abandonnée qu'à l'époque des travaux de Pasteur. Et pourtant de nos jours, certains vieux carriers et tailleurs de pierre affirment que des crapauds peuvent être découverts au sein de la roche dans laquelle ils seraient nés.

2. Les hommes préhistoriques : une cible de choix pour les faussaires

L'affaire Beringer constitue le premier cas reconnu de fabrication frauduleuse de fossiles et c'est à ce titre qu'elle se trouve consignée dans tous les chapitres traitant de l'histoire de la paléontologie. Elle reste anecdotique et n'eut aucune conséquence fâcheuse pour cette discipline qui n'en était encore qu'à ses tout premiers balbutiements. Il faut attendre le début du XX^e siècle pour que le cas le plus célèbre de mystification paléontologique, l'Homme de Piltdown, affecte cette fois le monde des paléontologues professionnels.

Rappelons brièvement les faits. En décembre 1912, Charles Dawson, un archéologue amateur, et Arthur Smith Woodward, conservateur au British Museum, annoncèrent lors d'une séance de la Société géologique de Londres, la découverte d'un homme fossile à Piltdown, dans le Sussex. Les restes étaient constitués d'un crâne d'allure moderne et d'une mandibule à caractère simiesque. D'autres restes furent également recueillis en 1915 par Dawson dans un autre gisement situé à quelques km du premier. L'Homme de Piltdown prit ainsi place au sein du cortège des hommes fossiles sous le nom d' *Eoanthropus dawsoni*, où il constitua un précieux lien entre les anthropoïdes et l'Homme.

La conservation des restes laissaient toutefois à désirer, l'articulation de la mandibule était brisée, ce qui ne permettait pas de la connecter directement au crâne qui, pour sa part, ne possédait plus sa mâchoire et son palais. Il n'était par conséquent pas possible de s'assurer que les pièces appartenaient bien à un même individu, ce qui conduisit d'ailleurs plusieurs paléontologues à afficher une attitude sceptique dès l'époque de la découverte. Ce n'est cependant qu'au début des années 1950 qu'Oakley et Le Gros Clark démontrèrent, quelques années après une datation au fluor par le premier de ces auteurs (en 1949), que les restes étaient récents et avaient appartenu à un humain (le crâne) et à un orang-outan (la mandibule). Les os avaient été teints au bichromate de potassium et les dents avaient été limées afin de leur donner une usure de type humain.

Dawson, découvreur des restes de Piltdown, était à l'origine de cette fraude, mais il mourut de maladie en 1916 et emporta son secret dans la tombe. Récemment, Stephen Jay Gould, après une enquête digne d'un détective, a émis l'hypothèse que Pierre Teilhard de Chardin, grand paléontologue et théologien, aurait pu être son complice. Dawson et Teilhard de Chardin se connurent dès 1909, alors que le second poursuivait ses études au collège jésuite de Hasting, près de Piltdown, et ils se fréquentèrent jusqu'en 1914, année où Teilhard quitta l'Angleterre pour participer à la Grande Guerre. Il avait accompagné de nombreuses fois Dawson à Piltdown et c'est au cours de l'une de leurs expéditions communes que Dawson mit au jour la fameuse mandibule; il fut lui-même le découvreur

en 1913 d'une canine inférieure. Teilhard de Chardin fut donc associé de très près aux découvertes de Piltdown.

Parmi les éléments qui ont conduit Gould à considérer que Teilhard était sans doute impliqué dans cette mystification, citons une lettre adressée par Teilhard à Oakley, peu après que celui-ci eut dévoilé la supercherie, dans laquelle il narre sa visite, en 1913, au second site de découverte de restes d'*Eoanthropus*. Il y dit que Dawson lui aurait expliqué les circonstances de la découverte de ces derniers, alors que Dawson déclara à Smith Woodward les avoir recueillis en 1915. Teilhard étant alors sur le front, il n'aurait pu se tromper dans la date de sa visite et, soit il connaissait l'existence de ces fossiles 2 ans avant leur prétendue découverte, soit il aurait menti afin de défendre Dawson. Gould souligne également que Teilhard, contrairement à ses contemporains, n'a jamais pris en compte l'*Eoanthropus* dans ses nombreux écrits sur l'évolution de l'Homme. Il suggère que cet «oubli» pourrait s'expliquer par le fait que Teilhard savait parfaitement que les restes, dont il avait lui-même participé à la découverte, étaient faux ! Ainsi, Teilhard, qui était étudiant à

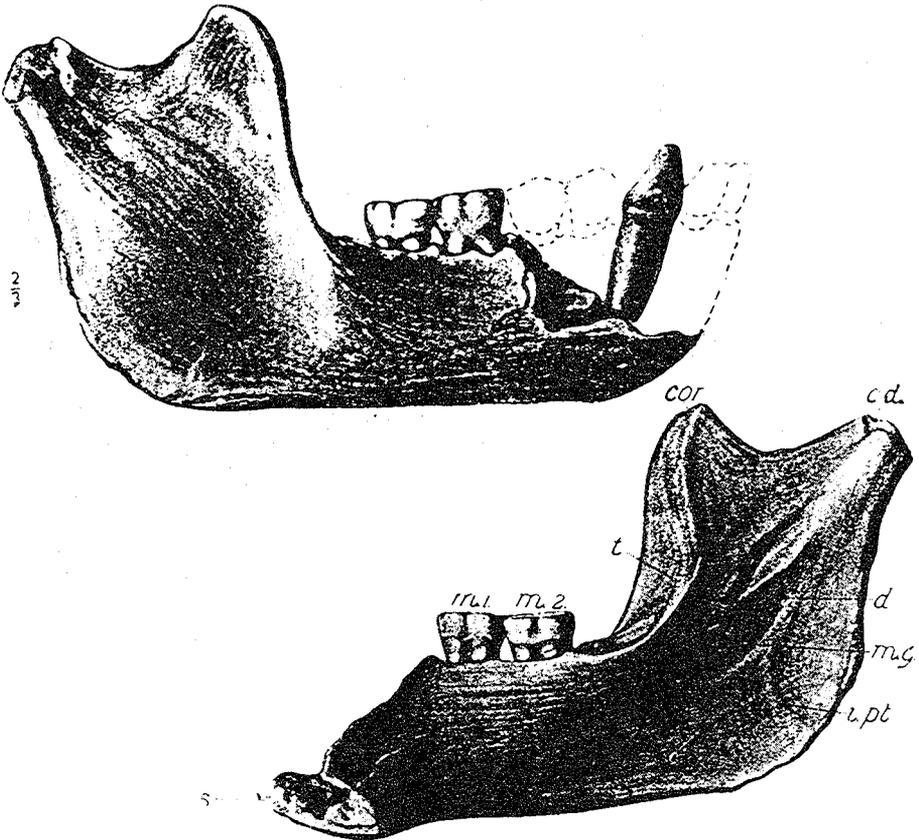


Fig. 5 : Mandibule de l'Homme de Piltdown. On peut y voir le condyle brisé qui ne permet plus de l'articuler au crâne

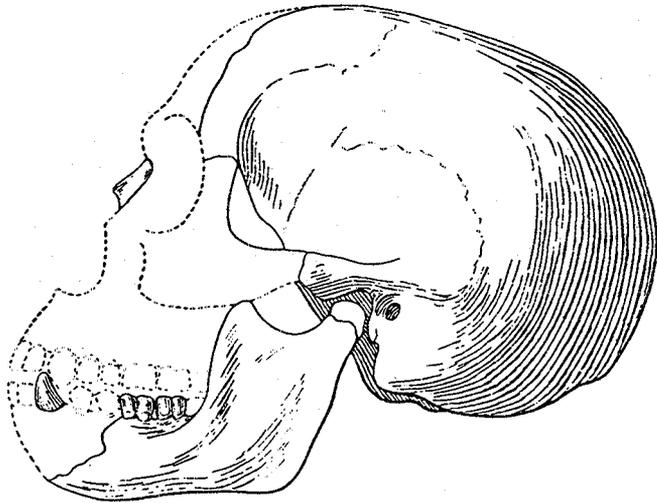


Fig. 6 : Reconstitution du crâne et de la mandibule d'*Eoanthropus dawsoni* réalisée par Smith Woodward

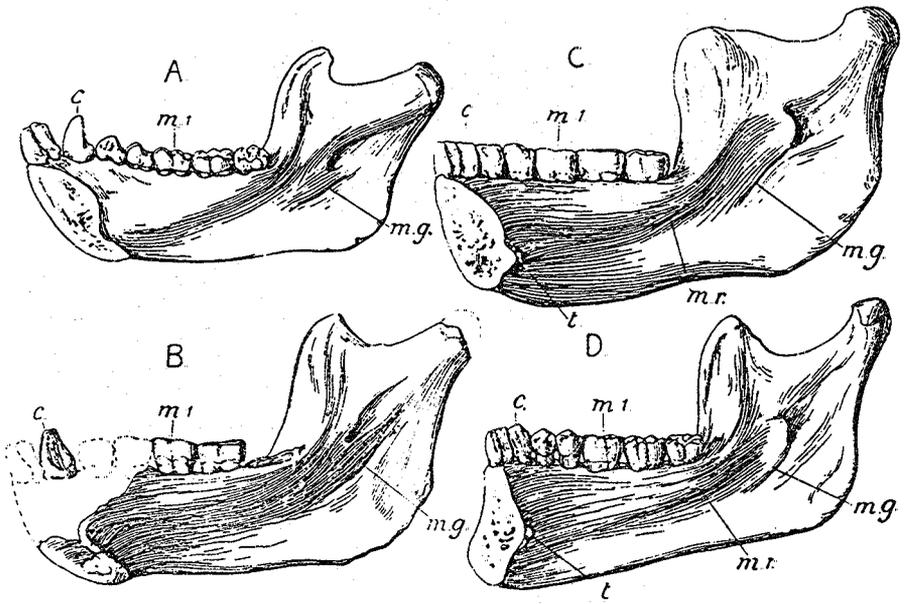


Fig. 7 : Comparaison de la mandibule de Piltdown (B) avec celles d'un chimpanzé (A), de l'Homme d'Heidelberg (C) et d'un Homme moderne (D)

l'époque, aurait participé à cette supercherie qu'il n'aurait plus osé avouer après la guerre et la mort de Dawson, alors que l'Homme de Piltdown était considéré par la majorité des scientifiques comme une découverte majeure et qu'une brillante carrière de paléontologue s'ouvrait devant lui.

Comme le relevèrent Oakley et Le Gros Clark, les restes de Piltdown avaient été fabriqués de façon relativement grossière et si la falsification ne fut pas mise au jour, c'est que cette découverte était depuis longtemps espérée par les paléontologues britanniques et correspondait à l'idée qu'ils se faisaient de l'évolution de l'Homme. En effet, jusqu'ici, aucune découverte d'homme préhistorique n'avait encore été réalisée en Angleterre, alors qu'en France et dans d'autres pays d'Europe elles étaient déjà nombreuses. L'Homme de Piltdown non seulement complétait cette lacune, mais de plus, il constituait le chaînon manquant entre le singe et l'Homme et attestait que l'aube de l'humanité pouvait avoir eu lieu ici et pas en Afrique ou ailleurs. De plus, nombre de scientifiques pensaient que c'était le cerveau et l'intelligence qui s'étaient développés en premier et avaient permis l'ascension de l'Homme, ce qui se voyait également confirmé ici. L'Homme de Piltdown tombait par conséquent à point nommé et il correspondait parfaitement à ce qu'on attendait de lui.

En 1922, Henry Fairfield Osborn, directeur du Muséum américain d'histoire naturelle de New York, publiait deux articles dont le titre était «*Hesperopithecus*, premier primate anthropoïde découvert en Amérique». La découverte ne reposait pas ici sur un faux, mais sur une vraie dent fossile qui s'avéra quelques années plus tard avoir appartenu à une espèce fossile de pécarie (ces cousins des cochons possèdent des dents qui, lorsqu'elles sont usées, peuvent ressembler à celles des primates). En toute honnêteté scientifique, l'erreur fut reconnue par son auteur, qui à l'instar des britanniques, avait vu fondre son esprit critique devant une découverte qui plaçait l'Amérique du Nord dans la liste des candidats potentiels au berceau de l'Humanité.

Si à l'heure actuelle, les méthodes de datation et d'analyse devraient rendre des mystifications du type de celle de Piltdown très difficiles, voire impossibles, elles existent cependant toujours. L'*Homo pongoides* en est un exemple.

En 1969, Bernard Heuvelmans publiait une «note préliminaire sur un spécimen conservé dans la glace, d'une forme encore inconnue d'Hominiidé vivant *Homo pongoides*». B. Heuvelmans se définissait à l'époque comme un cryptozoologue – la cryptozoologie est la science des animaux cachés, elle s'intéresse à la recherche et à l'étude d'animaux dont l'existence n'est pas officiellement reconnue par la Science faute de preuves tangibles; l'abominable Homme des neiges, le bigfoot et le Monstre du Loch Ness sont parmi les espèces les plus recherchées dans ce domaine. L'année précédente, il s'était rendu dans le Minnesota en compagnie de I.T. Sanderson, un journaliste scientifique, afin d'y rencontrer F.D. Hansen qui exhibait dans les foires un être velu d'apparence humaine inclus dans un bloc de glace. Selon les dires de leur propriétaire, le bloc de glace et son cadavre avaient été découverts en mer, au large du Kamtchatka, et avait finalement abouti à Hongkong où il l'avait acquis.

Le spécimen tel qu'il était décrit par B. Heuvelmans dans son article était à première vue un être humain adulte de sexe masculin, de 1,8 m de haut, de proportions à peu près

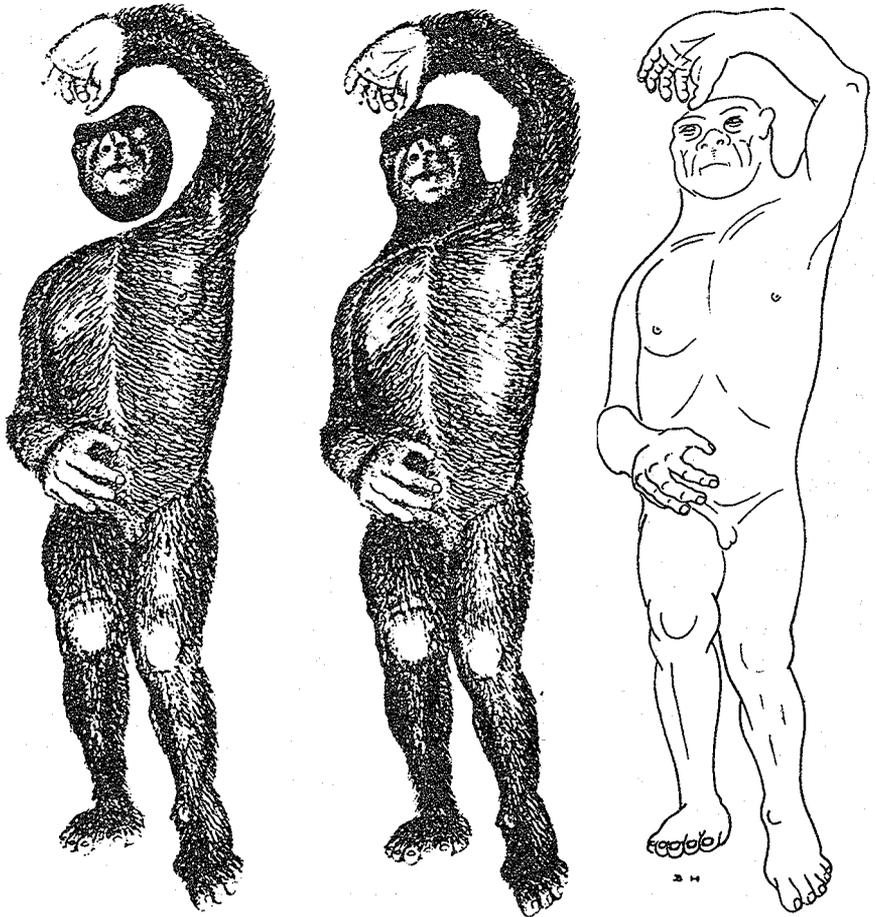


Fig. 8: *Homo pongoides* : A gauche, tel qu'il apparaît dans sa gangue de glace, les contours du cou et de la tête ne peuvent pas être distingués; au centre, reconstitution hypothétique des contours de la tête et du cou; à droite, anatomie générale avec reconstitution de la partie céphalique, on remarque la fracture de l'avant-bras. Figures et légendes tirées de B. Heuvelmans (1969)

normales, mais il était presque totalement couvert de longs poils d'un brun très foncé. Il montrait une fracture du cubitus et des blessures à la tête qui laissaient supposer qu'il avait pu être abattu avec une arme à feu. B. Heuvelmans n'avait cependant pu observer ce spécimen qu'au travers de la glace, pas toujours très transparente, qui l'entourait. Pour cette raison, il évoquait pas moins de six possibilités quant à la nature exacte du spécimen :

- un objet artificiel manufacturé ;
- un être composite construit avec les membres et les organes d'êtres vivants de différentes espèces ;
- un individu normal appartenant à une des races connues d'*Homo sapiens* ;

- un individu anormal appartenant à une des races connues d'*Homo sapiens* ;
- un individu appartenant à une race ou à une sous-espèce d'*H. sapiens* ;
- et enfin un individu appartenant à une espèce, voire un genre, différent de l'espèce *Homo sapiens* ou du genre *Homo*.

Après avoir discuté de chacune de ces hypothèses, il rejetait les deux premières comme étant «pratiquement impossibles», estimant notamment que si le spécimen avait été un faux, il aurait été plus spectaculaire et aurait mieux correspondu à ce que le public pouvait en attendre. Il considérait la troisième hypothèse comme «inadéquate», la quatrième comme «hautement improbable» et la sixième comme «peu probable». La cinquième semblait par conséquent être la «plus plausible» et donc la plus digne d'être retenue. Une analyse des traditions relatives à l'existence d'Hommes velus, depuis la Bible jusqu'aux témoignages actuels, le conduisait à conclure qu'elle était même «très vraisemblable». En attendant de pouvoir examiner le spécimen hors de sa gangue de glace et après une révision des différents noms susceptibles de lui être attribués, il le désignait sous celui d'*Homo pongoides*. La suite de l'histoire fut parfois rocambolesque, le propriétaire rechigna à ce que le cadavre fut analysé, la justice américaine s'y intéressa dès l'instant où ce pouvait être celui d'un homme qui avait été abattu. Il disparut quelque temps avec son propriétaire, puis réapparut, mais jamais B. Heuvelmans ne put, semble-t-il, l'examiner. La mystification finit par être reconnue et on oublia l'*Homo pongoides*.

3. Lorsque les scientifiques deviennent faussaires

La communauté scientifique est un reflet fidèle de la société et à ce titre, elle renferme aussi des individus peu scrupuleux prêts à recourir à des moyens peu honnêtes qui vont du pillage des données scientifiques acquises par d'autres à la falsification des observations. Cette dernière est souvent difficile à détecter et peut parfois l'être des années seulement après qu'elle ait été réalisée. Ainsi, dans ma propre discipline, celle des coraux tétracoralliaires du Paléozoïque supérieur (sujet très vaste contrairement à ce que l'intitulé pourrait laisser supposer), j'ai pu constater, près de 80 ans après la publication de ses travaux au début du vingtième siècle, qu'un des grands spécialistes belges de la question, Achille Salée, avait menti sur la provenance et l'origine stratigraphique de nombre des fossiles qu'il avait décrits. Il alla même jusqu'à réunir des spécimens d'espèces et d'âges différents, pour en créer d'autres sans doute plus présentables à ses yeux.

Contrôler l'origine précise d'un fossile est moins aisé qu'il n'y paraît. En effet, si l'enregistrement d'un fossile dans une strate peut souvent être confirmé par une nouvelle trouvaille - surtout en ce qui concerne les fossiles marins qui sont habituellement abondants - le fait de ne pas en retrouver lors d'une nouvelle investigation ne signifie cependant pas nécessairement que le niveau n'en a jamais renfermé. L'affleurement pouvait jadis permettre une meilleure prospection et de plus amples récoltes, le premier découvreur a pu consacrer plus de temps et de moyens à la recherche des fossiles ou était peut-être simplement plus chanceux. Dans le cas des coraux de Salée, c'est en réalité le fait de ne pas avoir retrouvé des coraux appartenant aux mêmes espèces dans d'autres gisements du même âge qui a permis de déterminer qu'ils provenaient d'ailleurs. Quant à la réunion de plusieurs spécimens pour en former d'autres, elle est réalisable dès lors que les coraux fossiles s'étudient au moyen de tranches minces dont la réalisation détruit

de contrôler leur appartenance à un seul individu. Aussi, si l'étude des séries de coupes des coraux de Salée montraient effectivement des variations morphologiques importantes, celles-ci pouvaient être interprétées comme une variation caractéristique de l'espèce ! C'est l'étude de la variabilité de coraux provenant de nouvelles récoltes ainsi qu'un examen attentif des numéros gravés par les préparateurs au revers des verres porte-objet de Salée qui permit de déceler les montages.

La malhonnêteté scientifique peut quelquefois permettre d'acquérir renommée scientifique, position élevée et divers avantages financiers ou autres, mais elle nécessite alors d'être conduite à une plus grande échelle. Vishwa Jit Gupta, doyen de la faculté des sciences à l'université du Pendjab, qui est sans doute le plus grand faussaire en paléontologie du vingtième siècle, en est le plus bel exemple.

V.J. Gupta proposait des travaux en collaboration avec des paléontologues spécialistes des différents groupes fossiles (depuis longtemps les paléontologues se spécialisent dans l'étude d'un groupe fossile et dans une tranche des temps géologiques). Sa contribution consistait en l'apport des données géologiques de base et des spécimens. Plusieurs centaines de travaux furent ainsi publiés élevant Gupta au rang de spécialiste incontournable de la paléontologie et de la géologie des contrées himalayennes. Le problème fut que les fossiles qui étaient censés avoir été recueillis au fin fond de l'Himalaya indien, dans des sites difficilement accessibles et par là même difficiles à contrôler, provenaient en fait de collectes réalisées dans d'autres parties du Monde ou, plus simplement, avaient été dérobés dans des musées ou des laboratoires de géologie. Devant le succès de ses duperies et la faible quantité relative des fossiles qu'ils pouvaient proposer pour étude, Gupta n'hésita pas à fournir plusieurs fois les mêmes spécimens à des chercheurs différents.

Gupta fut démasqué à la fin des années 1980 après une longue enquête menée par quelques scientifiques dont les résultats furent publiés dans la revue Nature. L'intéressé se défendit bec et ongles, aidé en cela par quelques-unes de ses victimes qui ne voulurent pas se rendre à l'évidence qu'elles avaient été trompées. Il est vrai que la fraude avait parfois été tellement grossière, qu'elle avait dû bénéficier d'un manque total d'esprit critique de la part de certains chercheurs pour aboutir. Ce que ceux-ci peuvent avoir eu quelques difficultés à reconnaître. Aux dernières nouvelles, bien que Gupta soit complètement «brûlé» au sein de la communauté scientifique, il occupe toujours ses fonctions en Inde où il continue à clamer son innocence face à la conspiration internationale dont il se dit la victime.

4. Les manipulateurs

La manipulation et la déformation des écrits scientifiques n'entrent pas à proprement parler dans le catalogue des faux fossiles, mais elles peuvent conduire à des résultats similaires. Elles sont la méthode habituellement utilisée par les témoins de Jéhovah et autres créationnistes lorsqu'ils réécrivent l'histoire de la Terre et la paléontologie en citant, hors de leur contexte, et en réinterprétant en faveur de leurs thèses les doutes et les discussions qui s'inscrivent dans les débats scientifiques. A titre d'exemple, le développement des plumes lors de l'évolution des oiseaux, considéré comme étant soit antérieur à l'acquisition

du vol, soit comme une de ses conséquences, a suscité de nombreux débats et articles scientifiques (la découverte récente de petits dinosaures à plumes a permis de montrer que c'est la première hypothèse qui était la bonne). Cette incertitude a été montée en exergue pour démontrer que les paléontologues n'étaient pas capables d'apporter une solution là où la Bible montrait clairement la vérité (les oiseaux ont été créés par Dieu). Si des raisonnements de ce type restent à un niveau très primaire lorsqu'ils sont utilisés par les créationnistes, ils peuvent parfois être utilisés plus habilement par des prétendus scientifiques. Ainsi, Michael Denton, directeur du Centre de recherche en génétique humaine de Sidney, utilise cette méthode pour critiquer et mettre en doute le phénomène même de la transformation des espèces (rappelons que la transformation des espèces est une observation qui est réalisée chaque fois que l'on étudie des successions de fossiles dans le temps, alors que c'est l'explication de ce phénomène qui constitue une théorie. La remise en question de l'explication apportée par Darwin et ses successeurs ne permet pas de nier le phénomène lui-même). La rhétorique de Denton, consiste également à citer des hypothèses et des extraits de textes scientifiques ou philosophiques qui ont souvent été écrits à des époques et dans des contextes très différents, et à les mettre en opposition pour démontrer l'incapacité des scientifiques à répondre à certaines questions ou objections (celles des créationnistes, bien que l'auteur s'en défende). Le livre de Denton s'adresse à un vaste public qui ne comprend bien entendu que peu de paléontologues susceptibles de réfuter ses arguments et qui, de toute façon, ne peuvent apparaître que comme des conservateurs non ouverts aux idées nouvelles. La méthodologie des créationnistes ou de Denton est profondément antiscientifique et à ce titre elle peut être considérée comme une forme de supercherie.

5. Conclusion

Les cas de mystification qui ont été relatés ici permettent de constater que les moyens utilisés pour tenter de tromper les paléontologues ou le public sont beaucoup plus larges que la simple fabrication de fossiles qui est facilement détectable par les spécialistes. Mais somme toute, les mystifications sont relativement peu nombreuses en paléontologie en regard des dizaines de milliers d'études qui ont été réalisées en toute rigueur et publiées depuis deux siècles (pour autant bien entendu qu'elles aient été démasquées). Il est vrai que le domaine est moins médiatique et confère moins de renommée à ses membres que d'autres disciplines des sciences. D'autre part, l'immense diversité de ses sujets fait que la plupart des supercheries n'affectent habituellement qu'un nombre limité de spécialistes et elles restent dès lors le plus souvent confidentielles.

Bibliographie

- BOULE, M. & VALLOIS, H.V., « Les Hommes Fossiles – éléments de paléontologie humaine » ; Masson et C^{ie} éditeurs, Paris, 1952.
- DENTON, M., « Evolution une théorie en crise » ; Londreys éditeur, 1988.
- FURON, R., « La Paléontologie, la science des fossiles, son histoire, ses enseignements, ses curiosités » ; Bibliothèque scientifique Payot, Paris, 1951.
- GOULD, S.J., « Le pouce du panda » ; Grasset, Paris, 1982.
- GOULD, S. J., « La foire aux dinosaures », Ed. du Seuil, 1993.

HEUVELMANS, B., « Note préliminaire sur un spécimen conservé dans la glace, d'une forme encore inconnue d'Hominide vivant *Homo pongoides* (sp. seu subsp. Nov.) » ; Bulletin de l'Institut Royal des Sciences naturelles de Belgique, 45, 4, p. 1-24, 1969.

JAHN, M.E. & WOOLF, D.J., « The lying stones of Dr Johann Bartholomew Adam Beringer being his *Lithographiae Wirceburgensis* » ; University of California press, Berkeley and Los Angeles, 1963.

LENTIN, J.-P., « Je pense donc je me trompe » ; Albin Michel, Paris, 1994.

PRACONTAL, M, « L'imposture scientifique en dix leçons » ; Livre de Poche, éditions La Découverte, Paris, 1986.

Edouard Poty, Paléontologie animale et humaine, Université de Liège, bâtiment B 18, allée du 6 Août, 4000 Liège-1.
E.poty@ulg.ac.be